

Rentrée solennelle du Barreau de Toulouse

14 juin 2019

Discours de Robin Tesseyre

Premier secrétaire de la Conférence

---

**Un tracteur nommé désir, ou l'éloge de l'humilité**

*A mes drôles de dames,  
toute mon amitié.*

*A mes pères,  
tous mes hommages.*

*A ma drôle de dame,  
tout ce qu'elle voudra.*

*« La faute, cher Brutus, n'est pas dans nos étoiles  
Mais en nous-mêmes, si nous sommes des sous-fifres. »*

William Shakespeare, *Jules César*

Soixante-dix chevaux sillonnent le monde.

Le souffle régulier de leur cavalcade pèle la première écorce de la terre, au rythme de lignes et de courbes qui semblent avoir un objectif précis.

Qui peut savoir ce qui les anime ?

L'instinct, la volonté, le devoir ou le destin peut-être.

Au sortir de la nuit fraîche et mystérieuse, les lueurs de l'aube découpent désormais les cimes des coteaux.

A la faveur de la première des lumières, c'est un homme qu'on aperçoit, chef de file de cette furieuse nuée.

Non, la puissance équine ne se meut pas de son propre chef.

Un homme la guide.

Le regard aiguisé malgré l'heure, il sait vers où sa folle trajectoire le mène.

Il sait surtout comment, et pourquoi, ses gestes s'inscrivent dans le cycle des sillons qu'il dessine.

Il est l'estampe de la civilisation qui marque l'humanité.

Monsieur le Premier président, Madame le procureur général,

Monsieur le Bâtonnier,

Chers invités,

Mes Chers Confrères,

Dans votre sagacité, vous aurez assurément compris que l'homme laboure la terre.

Il conduit pour cela un fleuron de la technologie humaine.

Dans ses mains se tient le volant du FIATAGRI 70-90 DT.

Double traction, quatre roues motrices, embrayage hydraulique, direction hydrostatique deux vérins, deux options de transmission, trois tonnes cinq d'effort

de relevage à bras horizontaux et surtout une vitesse de pointe mesurée à 25 kilomètres/heure. <sup>1</sup>

A cela, des persifleurs peuvent s'égosiller !

Allons-donc, ce n'est quand même pas le Renault ARES !

On pourrait plutôt parler du JOHN DEERE 5090M !

Certes, ce n'est peut-être pas le plus beau, pas le plus gros engin, mais c'était celui de mon père.

A côté de cette seule qualité qui suffit à le rendre digne des plus illustres panégyriques, s'en trouvait une autre.

Un siège passager.

Ce n'était pas le plus fabuleux des sièges, ni le plus confortable.

Il n'était pas le symbole du pouvoir d'un roi

Il n'était pas cousu du velours rouge depuis lequel on juge qui se présente à soi.

Il était bien plus que cela.

Il était le belvédère idoine pour permettre à un enfant de découvrir la plus belle des aventures, celle de la vie qui s'offre à lui.

Au premier plan de cette composition champêtre se trouvaient les premières sensations.

Le ronronnement des pistons de la machine à qui répond le bêlement du troupeau.

Les vagues vertes défilant au rythme des vents dans les blés qui s'extrait des entrailles de la terre.

Les ecchymoses dues aux entreprises téméraires qui façonnent le corps et l'esprit.

Et que dire de la fierté quand la terre a enfin rendu ce qui lui a patiemment été donné.

---

<sup>1</sup> La marque FIATAGRI n'éditant plus de fiches techniques, il y a lieu de noter que l'ensemble de ces détails est parfaitement vrai.

Ou encore l'angoisse face aux hivers trop doux pour être honnêtes et les printemps trop généreux pour que l'été ne soit pas trop avare.

C'est en hauteur que l'on voit au loin, que s'appréhende le monde qui nous entoure et comment on s'inscrit en son sein.

En filigrane, si vous voyez toujours un enfant et un tracteur, j'y vois autre chose.

Ce tracteur, idée fixe de mon désir, porte en réalité un tout autre nom.

Il est l'allégorie d'une somme de vicissitudes que le laboureur ne connaît que trop bien.

La soumission au cycle des saisons, déesses capricieuses qui aiment, dans leur lente cadence, s'amuser d'infimes variations aux si grandes conséquences.

La pénibilité de tâches qui assaillent le corps aussi certainement que le poids des années.

La solitude.

Celle du berger contraint d'apprendre sa langue à son chien, du cultivateur qui devise avec les soubresauts de son attelage.

Si cela n'était pas assez pour décourager les plus braves, ou les plus fous, reste alors l'aléa intrinsèque à un jeu qui ne couronne aucun vainqueur, mais désigne sans ambages les vaincus.

Le gel tardif mord les chevilles des présomptueux, l'orage estival noie les espoirs des orgueilleux.

Peu importe leur valeur, tous sont soumis à la glorieuse incertitude de la nature.

C'est bien de l'ingratitude des offrandes de la terre que le premier fils de l'homme, Caïn, en vint à nourrir les plus sombres des sentiments à l'endroit de son propre frère.

Colère, tristesse, fratricide.

Et pourtant.

Il est plus de joie encore que d'arriver, non pas à dominer, mais à s'inscrire dans un monde qui n'aurait besoin de personne pour tourner.

Celui qui sème ne récolte pas seulement la fierté du fruit qui s'offre à lui.

Il éprouve le plaisir d'avoir désiré, l'émotion d'avoir envisagé, l'euphorie de pouvoir admirer.

C'est bien malgré lui que Cincinnatus fut arraché à sa terre pour remettre l'ordre au sein de la cité de Rome encore, et encore.<sup>2</sup>

Les plus grands honneurs ne l'ont jamais privé de sa seule volonté, celle de retourner travailler à son champ dans le dénuement le plus total, et donc peut-être le bonheur le plus complet.

Le rappel constant à ses propres limites n'invite en réalité qu'à la modération du caractère.

De mon piédestal agricole, j'ai vu un dénominateur commun.

Dans cette constellation de sensations, j'ai récolté un sentiment.

C'est bien de lui que je parle depuis le début.

Ce trait du caractère, on vous l'a conté ici même, à ma place, il y a 22 ans de cela.

Un de mes prédécesseurs vous a parlé alors du Bâtonnier Remaury, homme de la terre, le regard bleu profond, qui avait commencé son premier discours de rentrée solennelle de la conférence du stage de 1960 en rappelant que :

*« Nul n'est en sûreté dans les premières places s'il n'aime les dernières... Nul ne parle avec mesure s'il ne se tait volontiers... »*<sup>3</sup>

J'ajoute, de manière apocryphe, que seul est incapable d'une faute, qui déjà l'a commise et déjà s'en est repenti.

Et même, pour s'affranchir d'une erreur, il est bon de l'avoir professée.<sup>4</sup>

Car il n'y a rien de plus savoureux que ce qui a patiemment mûri.

Rien de plus délicat que ce qui suppose de pouvoir se blesser.

---

<sup>2</sup> Il ne s'agit aucunement d'une référence à Arnaud Montebourg.

<sup>3</sup> Discours de rentrée solennelle de la Conférence du stage de 1960, librement disponible sur le site internet de l'ordre des avocats du Barreau de Toulouse.

<sup>4</sup> Jorge Luis Borges me pardonnera de ne pas avoir trouvé le temps nécessaire de le citer en plein discours. Il a toute ma gratitude pour ses magnifiques vers dont je me suis librement inspiré.

Rien de plus fameux que le suc de la plus importante des connaissances, celle de soi-même.

Sur ce petit tracteur, c'est cette terre, la mienne, que je cultive.

A ceux qui s'enorgueillissent de la victoire, je leur réponds donc que l'échec n'est pas moins bon, que les batailles se perdent comme elles se gagnent, du même cœur.<sup>5</sup>

A qui prétend se satisfaire de détenir la vérité, qu'il sache que les empires des hommes ont ceci de commun qu'ils ont tous disparus.

A ceux qui recherchent l'approbation vaniteuse de leurs fidèles, on rappellera que Brutus n'aimait pas César moins que quiconque, mais qu'il aimait Rome encore plus.<sup>6</sup>

A celui dont l'arrogance le persuade de sa supériorité, qu'il se souvienne que les petits n'excitent point la jalousie du ciel dont la foudre ne rabaisse que ce qui dépasse la mesure.

Enfin, à tous les Français impertinents qui gardent encore la prétention de se moquer de leurs voisins belges, suisses ou bordelais, je leur dirai qu'ils ont quand même un peu raison.

Les détracteurs qui estiment tout cela bien fade ou bien sombre se fourvoient.

Mon propos est celui d'une vertu qui invite, certes, à la modération, mais surtout à l'exploration.

Comme toute exploration, le périple de la vie, passage obligé des hommes, nécessite, pour s'accomplir, ce guide, cette direction.

Cette direction si nécessaire dont je parle est semblable au nord.

Si l'ouest est sauvage, l'est mystérieux et le sud fiévreux, le nord est lui magnétique.

Certes, il n'accueille personne chez lui, si ce n'est pour d'éphémères expéditions où les chants des sirènes rappellent aux hommes qu'ils ne sont pas en terrain conquis.

Et pour cause, personne n'est fait pour une froideur qui semble chercher à éloigner toute forme de vie.

---

<sup>5</sup> *Walt Whitman, dans Song of myself.*

<sup>6</sup> *William Shakespeare, dans sa pièce Jules César.*

Les hommes qui y prétendent sont, au mieux, des ignorants, au pire, des charlatans, en tous cas, des inconscients.

Mais le nord n'est pas un état.

Il est seulement une direction qui confond étoile polaire, rose des vents et boussole pour rassurer celui qui le regarde.

Lui dire que le monde n'est pas encore arrivé à sa fin.

C'est une vertu cardinale dont l'aiguille sautille inlassablement vers une direction fixe, la bonne.

Le sot se contente de regarder l'aiguille.

Le sage appréhende lui le chemin qu'elle lui donne vers la porte du jardin intime qu'elle l'invite à pousser.

C'est un phare.

Il éclaire le voyageur mais reste ignorée du sédentaire, et rappelle à l'explorateur polaire qu'il existe bien une bonne étoile vers laquelle se tourner quand tout semble perdu.

On ne peut qu'être magnanime avec celui qui se perd, celui qui se trompe dans la lecture d'un instrument où les longitudes se confondent avec les latitudes, où l'on doit compasser les divers degrés des méridiens pour avoir une vague notion de sa position.

Peu importe que le voyage s'encombre de détours, d'arabesques et de quelques arrêts sur le bas-côté, pourvu qu'il y ait voyage.

C'est au voyageur qu'on ouvre la porte de son foyer.

C'est lui qu'on invite à sa table pour le soulager des épreuves de son odyssée.

C'est son histoire que l'on conte et qu'on a plaisir à écouter.

Le nord est bien une chimère au-delà des frontières du royaume des hommes, une utopie inaccessible.

Mais il demeure le cap de toutes les espérances

Grâce à ce petit tracteur, c'est vers l'arctique que j'espère manœuvrer.

A ceux qui voyagent vers le nord, je leur dis que c'est un sanctuaire qu'ils ont dans leur cœur.

Et qu'ils se rappellent que le trajet a ceci de commode qu'il est l'apanage de tous ceux qui souhaitent l'entreprendre.

Il ne requiert ni provision ni cartographie pour découvrir l'étendue de la nature environnante, mais surtout de sa nature intime.

Les hommes font des voyages tout autant que les voyages font les hommes.

Chacun peut s'approprier son guide au rythme de ses pérégrinations.

Il accompagne volontiers le pèlerin, et la pléiade de ses perceptions.

Si le voyageur peut l'oublier, il ne s'en formalise pas et reste à ses côtés.

Je ne doute pas que tous ici s'imaginent explorateurs, pèlerins, aventuriers.

Ils sondent les tréfonds de leur mémoire pour en extraire les pépites d'un sentiment, l'associer à une sensation et peut-être en définitive y trouver leur direction.

J'implore les sondeurs de garder à l'esprit l'acuité nécessaire à cette expédition.

Qu'ils n'oublient pas que sans cette valeur boussole, le courage ne serait que de la témérité.

La sagesse ne serait que de la suffisance.

Le savoir ne serait que de l'impertinence.

Pour ma part, je n'oublie pas ce tracteur, compagnon de route les pieds sur terre.

Lui qui évoque, certes, la vue lascive d'un Marlon Brando Rural dont les manches soigneusement retroussées cacheraient le plus érotique bronzage agricole.

Il accompagne surtout le voyage au plus profond de soi, vers la lucidité quant à ses insuffisances, la mesure de ses faiblesses et, à la fin, la jouissance d'une liberté chérie.

Pour aussi modeste qu'il paraisse, je le vois tel qu'il est, lui et sa retenue propre à celui qui n'ose pas dire son nom.

Alors, je le nommerai.

A l'ombre de tes roues plus hautes que moi,  
Au creux de ces ornières que tu franchis sans effort ni fracas,  
Au son de tes rugissements apaisants,  
Et dans l'encre de cette lettre d'amour que j'ai enfin lue,  
Je dis ton nom, humilité.